

Isabelle Sandy, *Le dieu noir*
chapitre V, 1^{er} juin 1929.

Edition et présentation de Joseph GRIVEL © 2003

Instituteur à la retraite, Joseph Bruchas vient d'arracher aux entrailles de la terre bretonne, où il s'est installé depuis peu, une découverte fabuleuse. Mais fort de l'expérience de Glozel, ce préhistorien marginal se garde de jeter en pâture au monde savant ses singulières trouvailles. Il les interdit même au cercle le plus intime de ses proches : Dagorn, le pêcheur à la connaissance intuitive du monde celte, grâce à qui Bruchas a pu s'extirper du Trou d'Enfer qui recèle cet étonnant passé ; le comte de Kéravel, pénétré de la légende locale, le seul ami du méridional Bruchas exilé en Finistère ; Rosenn, sa nièce et fille adoptive, que le pays surnomme Ar-Mer-Noz, fille de la nuit, secrètement passionnée par les travaux archéologiques de son oncle et plus généralement par la préhistoire qu'elle aborde avec une grande intelligence...

Dans *Le dieu noir*, Glozel constitue une sorte de toile de fond, une actualité à laquelle les protagonistes du récit font fréquemment référence. Les découvertes de Joseph Bruchas sont comme un second Glozel qui évite les écueils du premier. Le secret s'y substitue aux échos de la presse et aux éclats des débats savants.

Par ce roman, Isabelle Sandy ne vise pas à prendre parti dans l'affaire de Glozel mais à en démontrer, « sur le plan romanesque et psychologique, le côté désastreux ». ¹ C'est d'ailleurs cet aspect que retient Salomon Reinach dans la présentation qu'il fait de cette publication dans le second tome de ses *Ephémérides* : « Son importance psychologique ne peut être niée par personne ! Glozel a porté un coup terrible à la préhistoire ; le scepticisme qu'il a fait naître gagne les meilleurs esprits ; on doute de tout, on gâche tout ! » « Si le grand public ne s'était pas mêlé de la querelle de Glozel elle se fût vite apaisée. Mais on vous a tous jetés dans l'arène ; comment ne seriez-vous pas devenus des gladiateurs malgré vous ? » ²

¹ Lettre à Morlet du 16 juin 1929.

² *Ephémérides de Glozel*, tome II, pages 148-149, qui reprend *Le dieu noir*, III, 8 juin 1929, page 70.

N° 432 * ROMAN N° 194

1^{er} JUIN 1929

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT

LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS
DES ROMANS INÉDITS, DES CRITIQUES LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES,
DES POÈMES ET DES ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

ISABELLE SANDY

LE DIEU NOIR

— ROMAN —

II

ILLUSTRATIONS DE MATHURIN MÉHEUT

PARIS
ÉDITIONS DE « L'ILLUSTRATION »
13, RUE SAINT-GEORGES, 13

Copyright by Isabelle Sandy, 1929.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.



V

Il est des êtres que la vie ne modèle pas : taillés en pierre brute, plus riches de matière que d'esprit, ils meurent tels que la naissance les fit ; le plus souvent, ni bons ni mauvais, obstinés à se maintenir sur un plan inférieur, à soutenir deux ou trois opinions qu'ils jugent de premier ordre, mais qui n'intéressent qu'eux-mêmes.

Ils n'évoluent point, étant assurés de posséder toute vérité. La position qu'ils occupent est à leur mesure et si étroite qu'ils ne peuvent faire de mouvements ; ils ne jouissent ni ne souffrent très fort. Rien ne les touche ni ne les étonne en dehors du cercle immuable de leurs idées.

Joseph Bruchas avait vécu, à soixante ans, le commun destin des hommes : il avait vu mourir ses proches, il avait connu le doute, quelques trahisons, la maladie, des échecs nombreux ; rien ne l'avait pu changer en lui-même. Avec Glozel, ce fut une autre affaire ! Au début, il douta du dieu unique qu'il s'était donné : la Science ! Il douta de ses fidèles, ces demi-dieux, et leurs luttes fratricides le déchirèrent.

– Alors il n’y a rien ! Pas même cela ! gémissait-il avec le ton d’un amant dépouillé de sa raison de vivre et qui pleure : « Hé quoi ! pas même l’amour ? »

Mais cet homme de pierre ne se laissait pas facilement renverser par la tempête. Renier son dieu, c’était mourir ; il se portait bien et voulait vivre ! Alors, il enveloppa de mystère la divinité humiliée ; pour n’en plus voir les blessures, il l’adora dans l’ombre et il tenait parfois cet étrange propos :

– Si je faisais un jour une découverte capable de changer les données actuelles de la science préhistorique, je ne confierais mon secret à personne, mais je laisserais un mémoire à ouvrir après ma mort !

– Pourquoi cela ? demandait M. de Kéravel que ces subtilités étonnaient.

– Parce qu’on ne pardonne la gloire qu’aux morts !

Il prononçait maintenant le mot gloire avec une autorité, un accent de triomphe qui eût surpris un observateur attentif. Sur la voie de quelle découverte se croyait-il donc ? Nul ne le lui demandait ; mais parfois le regard de Rosenn se posait sur lui avec une fixité. Elle lui dit un jour, elle qui parlait rarement la première, comme ils rentraient de leur promenade dominicale :

– Avez-vous lu ce qu’une main inconnue a écrit avec le suc d’une algue sur un rocher au-dessus du *Trou d’Enfer* ?

– Mais non ! Quelque sottise sans doute ?

– Peut-être ! Mais cette sottise est singulièrement libellée : *Malheur ! Le Dieu noir se vengera !*

Son regard démentait le naïf sourire qu’elle offrait à son oncle et cette double expression s’accroissait devant la soudaine colère de Joseph Bruchas.

– Qu’est-ce que tu racontes là ? s’écria-t-il, qu’est-ce que cette histoire du dieu noir qui se venge ? Se venger de qui, s’il te plaît ? Qui donc dans le pays de Penmarch a contrarié cette divinité, si elle existe ? Voyons, Rosenn ! Toi qui es une fille intelligente...

– C’est la première fois que vous me le dites, mon oncle ! sourit la jeune fille...

– ...Comment peux-tu accorder ton attention à une semblable ineptie ? La grande faiblesse des femmes, c’est de ne pas savoir mettre chaque chose à sa place. Elles s’intéressent à un même degré à une bêtise et à un événement de première importance ! Et puis, tout cela ne veut rien dire ! Je vous laisse, car j’ai à travailler. A bientôt !

– Ton oncle paraît irrité, remarqua placidement Louise Bruchas ; ce n’est pas rare ; mais contre toi, je n’en reviens pas !

Elle attendit en vain une réponse et abandonna Rosenn pour visiter une amie. Délivrée, la jeune fille ôta son chapeau, lava son visage dans le vent et retourna vers la mer. C’était là son domaine ; les éléments déchaînés l’amusaient comme une escarpolette. Elle se confiait à eux, s’envolait vers on ne sait quel zénith.

Tout vaste horizon était pour elle l’arc d’une porte ouverte par où elle s’évadait. La solitude ne la pacifiait pas, mais elle l’exaltait ; le plus contracté de son âme se défaisait dans le souffle du large ; on eût vu alors passer dans ses yeux le pompeux cortège de ses rêves, coupé d’inquiétants visages... Parfois, libérant son front fatigué, elle jetait sa natte dans le vent qui la maniait comme un fouet. En vérité, c’était une singulière créature...

Romantique ? Non, car elle se jugeait. Qu’elle prît, poussée par son démon intérieur, une attitude qui attirât l’attention sur son étrangeté, elle se modifiait aussitôt, s’imposait un masque d’impersonnalité ; tout son pouvoir féminin de dissimulation, elle l’employait à se banaliser. Une bonne petite fille ! affirmait Joseph Bruchas, tandis que sa femme remarquait : « On ne la connaît pas très bien... »

Quelle âme errante ou quel faisceau d’âmes étrangères, quels sauvages enfants de l’au-delà s’étaient donc enfermés, pour qu’elle fût, dans la tiède nuit de la chair ? Parfois, effrayée ou amusée, elle contemplait leurs jeux comme hors d’elle-même, soucieuse d’être la seule qui les connût.

C'est devant ses pairs et ses familiers qu'elle jouait le mieux la comédie de l'impersonnalité ; avec ceux dont elle ne craignait pas la sagacité, avec les humbles ou les enfants pour qui elle répandait en de merveilleuses histoires les trésors de son imagination, elle se reposait de mentir ; devant eux, elle riait ou pleurait, elle était belle et diverse comme ces beaux paons qui font la roue au fond des jardins déserts. C'est pourquoi les petits Bretons de la côte la nommaient Ar-Mer-Noz...

« La plus belle des femmes ! » songeait l'homme qui l'observait sans qu'elle le vît encore.

– « Une rosse ! » conclut-il avec une soudaine fureur. Il bougea, elle l'aperçut, sourit et l'appela du geste. Il s'approcha, soumis ; les doigts de sa main droite étaient rougis par le suc d'une algue...

– C'est vous qui avez écrit sur le rocher ? demanda une voix impérieuse et câline. Il serra les poings.

– Ça ne regarde personne.

– Si ça ne regardait personne, vous ne l'auriez pas écrit ! C'est un avertissement... Et même une menace !

– Faut bien...

– Pourquoi ?

Il secoua les épaules et se détourna, prêt à fuir. Elle n'eut qu'à l'effleurer du doigt pour qu'il restât, l'œil rivé à son corps dévêtu par le vent.

– Parce que le malheur peut tomber sur toute la maison ; *lui*, ça ne fait rien ; mais les autres...

– Qu'a-t-il donc fait ?

Hagard, le pêcheur la regarda ; puis craignant de faiblir il s'écroula d'une masse et, à plat ventre, coincé entre deux rochers, inerte comme eux, les mains sur les oreilles, il cria d'une voix souterraine :

– Rien ! Rien !

Alors, Rosenn sourit, des yeux plus que des lèvres, de ses dures lèvres gercées par le sel ; elle s'éloigna de quelques pas, s'assit, guettant sa proie presque animale qui, par un mimétisme inconscient, était devenue semblable au rocher. De longs instants passèrent, inégaux, lents pour l'homme prostré, rapides pour la chasseresse. Et quand la proie se crut sauvée, qu'elle se redressa sur son coude pour inspecter la grève, Rosenn Bruchas reprit doucement :

– On ne peut pas causer ici à cette heure, un dimanche, Dagorn... Il faudra nous rencontrer un soir, à la nuit. Et vous me direz tout ! Oui tout ! Cela vous fera du bien et je puis petit-être vous aider, Dagorn !

Ayant parlé, elle se leva, déroula, serpentine, son corps lustré, jeta un demi-sourire à l'homme frissonnant et s'éloigna. Parce que la mer était grosse, les pêcheurs étaient restés au port ; vêtus de toiles roses, ils causaient et fumaient par groupe à l'abri des maisons ; quand Rosenn apparut au bout de la ruelle qui venait de la grève, quelques vieux matelots dirent entre eux :

– C'est la fille de cette Anne Le Cloaren qui avait épousé un homme du Midi et qui s'est perdue en mer avec lui ; une bonne et jolie fille, plus jolie que celle-ci !

Ainsi parlaient les vieux pleins de souvenirs ; et les jeunes pêcheurs disaient, comme les pères pyrénéens, au passage de cette Rosenn :

– Une drôle de fille ! Elle n'est pas comme les autres !

Pensifs, ils la suivaient du regard, surpris qu'elle se maintînt si droite et si dure dans le vent qui courbait tous les bustes ; surpris aussi de ses silences sans fin ; on eût dit qu'elle comptait sur ses yeux pour tout révéler d'elle-même. Et, derrière le groupe murmurant des pêcheurs roses, le large chantait :

– Vous ne la reconnaissez pas parce qu'elle est moins la fille des hommes que la fille de la mer ! C'est elle que les anciens voyaient courir échevelée et vêtue de blanc sur les rochers d'In-Fern. La fille de la nuit ! La fille du rêve...

Les dimanches, si lourds aux familles, semblaient élargir les distances qui séparaient les trois Bruchas. La tradition voulait qu'ils écoutassent ensemble le glissement des lentes heures, soit en jouant aux cartes si le temps était mauvais, soit en se promenant côte à côte. Ce jour de liberté devenait pour eux un jour d'esclavage ; chacun croyait devoir se sacrifier aux autres : la bonne Mme Bruchas délaissait les voisines, le savant ses recherches et Rosenn sa chère solitude. Quelquefois les deux femmes obtenaient que M. Bruchas les accompagnât jusqu'à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Joie, élevée au bord de l'océan qui la menace et parfois l'envahit ; et tandis qu'elles entraient et priaient, l'une avec sérénité, l'autre avec une passion farouche qui étonnait les rares observateurs, le préhistorien se promenait sur la grève.

– Eh bien, demandait-il avec indulgence, a-t-on bien prié pour moi ?

Car il lui plaisait qu'une foi religieuse, indigne de lui, mais nécessaire aux faibles, éclairât les deux femmes ; d'instinct, il les sentait ainsi plus soumises, plus solidement attachées à la morale et au foyer. En ses jours d'épanchement, qui étaient fort rares, Rosenn consentait à parler de son enfance bretonne, de ses jeux d'adolescente :

– Tout cela est bien loin ! souriait-elle.

Jamais elle n'évoquait ceux que l'Océan lui avait pris. Si les gens du pays lui en parlaient, elle changeait de conversation. On l'accusait d'insensibilité, alors que ce drame, subi au sortir de son enfance, l'avait à jamais marquée.

Tous trois se dirigèrent un dimanche de mai vers un point de la grève appelé la Torche, où la mer, peut-être engagée dans quelque tunnel invisible, mugit sans arrêt. Ils prirent le chemin de la lande et passèrent auprès d'une énorme pierre couchée sur la droite du chemin.

– On dirait un menhir ! remarqua Rosenn. Ne croyez-vous pas, mon oncle ?

Il lui donna raison, déclara qu'il connaissait pour l'avoir longuement examiné le menhir de Kervédral, puis il parla d'autre chose. Soudain, surgit le châtelain de Kéravel qu'une maison leur avait caché. Il salua, hésita à s'avancer vers eux ; il paraissait gêné, contrarié même.

– Cher monsieur de Kéravel ! s'écria Joseph Brochas, quelle chance de vous rencontrer ici ! Venez donc : je veux vous montrer quelque chose !

Avant de lui obéir, le châtelain fit remarquer qu'il n'avait jamais été présenté à Mlle Rosenn.

– C'est bien possible, avoua le savant ; c'est ma nièce, je pourrais dire ma fille. Rosenn, tu reconnais mon ami, le comte de Kéravel ? Recoiffez-vous donc, mon cher monsieur ; cette petite fille oublie de vous le dire. D'ailleurs, elle ne parle jamais ; c'est une grande silencieuse et vous devinez si un homme qui travaille comme je le fais apprécie cette qualité. Mais venez donc examiner cette pierre.

– Un menhir renversé...

– Oui. Comme il y en a tant. Mais celui-ci est anthropomorphique et c'est assez rare. Éloignez-vous un peu : vous remarquerez de vagues formes humaines. Fantaisie de l'aveugle nature ! Mais je suis persuadé que ceux qui élevèrent les monuments mégalithiques le choisirent à dessein. Pourquoi ? Si je le savais, j'aurais percé le mystère de ces monuments qui sont nombreux, non seulement en Bretagne, mais dans maints départements français, en Irlande, en Angleterre, en Asie, partout... Mais je pressens que leur âge est très différent. Les plus anciens sont, à mon sens, ceux qui s'élèvent au bord ou à proximité de la mer, parce qu'ils sont des signaux...

– Des signaux ?

– Mais oui. Le menhir de Kervédral était un signal ! Signaux, les alignements de Cornac ! Signaux gigantesques et éternels pour ceux qui venaient de la mer.

– Ceux qui venaient de la mer... murmura Rosenn dont le regard passionné ne quittait plus le savant.

Elle ne pouvait deviner qu'incapable d'imaginer, mais assimilateur intelligent, il répétait les théories déjà fameuses de son maître Rolland...

– Monsieur de Kéravel, reprit Brochas qui n'accorda aucune attention à l'interruption de sa nièce, cette hypothèse n'est pas plus audacieuse que cent autres aujourd'hui admises ! Sans doute, rien jusqu'ici ne vient la confirmer. Mais sur quoi s'appuie la thèse de la civilisation aryenne ? Au reste, je veux bien que l'humanité ait, en un temps relativement rapproché, marché de l'est à l'ouest ; oui, des vagues humaines venues d'Asie sont peut-être venues se briser contre celles de l'Océan ; mais il sera prouvé un jour qu'elles y ont rencontré les descendants des premiers occupants et les monuments de pierre qu'ils avaient élevés... Ah ! mon cher ami, murmura le savant en saisissant la main de M. de Kéravel, quelle gloire pour l'homme qui trouverait la preuve de ce que j'avance !

– Mais quelle sorte de preuve ? demanda le châtelain dont l'indifférence pour la préhistoire fondait peu à peu, tant l'hypothèse de M. Bruchas flattait son imagination.

– Quelle sorte de preuve ? Mais celle-ci, entre autres : supposez que j'arrive à déchiffrer l'écriture gravée sur certains monuments mégalithiques, la *Table des Marchands* en particulier, comme Champollion déchiffra les hiéroglyphiques... Alors, alors, nous tiendrons la clef du mystère humain ! Car, j'en suis de plus en plus persuadé, les monuments mégalithiques, qui ne sont pas l'œuvre des Celtes, puisqu'on en découvre au cœur de l'Asie, sont très antérieurs à toutes les civilisations connues jusqu'ici... Une race d'hommes dont nous ne savons absolument rien, qui avaient peut-être élevé des constructions aussi riches que les temples asiatiques dont nous admirons les ruines, mais



Les alignements de Carnac.

que les millénaires n'ont pas respectés alors que les plus grossiers, parce que les plus solides, sont restés, une race d'hommes encore inconnue a élevé dolmens, menhirs, tumulus, allées couvertes. Oh ! à des époques très différentes ! Tout cela, nous le saurons un jour !

Avec intérêt, le châtelain de Kéravel demanda à M. Bruchas s'il se croyait sur la voie de quelque sensationnelle découverte. Il n'en obtint qu'un geste évasif et cette réponse :

– Si j'étais sur la voie d'une sensationnelle découverte, je me tairais, comme je vous l'ai déjà dit ! Glozel m'a donné une rude leçon de silence ! Je me suis bien juré d'entasser des documents, des mémoires, de travailler sans relâche et de tout confier en mourant à un exécuteur testamentaire capable de comprendre l'importance de sa mission... à un homme qui n'appartienne à aucune coterie scientifique et qui ait votre valeur, monsieur de Kéravel.

– Vous me flattez, cher monsieur Bruchas... Sans doute, si je devais vous survivre, je serais fort honoré de cette mission, mais il elle semble que mademoiselle votre nièce serait plus indiquée !

– Elle ! s'écria le préhistorien avec un bon rire. Mais c'est une enfant ! Regardez-la qui s'éloigne avec sa tante : elles jugent l'une et l'autre que ce discours a assez duré ! Et je gage qu'elles s'entretiennent du menu de ce soir !

Sans répondre, Yves de Kéravel rejoignit les deux femmes pour prendre congé d'elles, car le soir, déjà, éteignait la mer. Plus impétueux, le vent labourait l'espace, pressait les visages et peut-être mouillait-il de larmes les yeux de Rosenn Bruchas. Un pathétique appel jaillit de ses prunelles, bouleversa l'homme vieillissant qui se penchait tête nue sur la main tendue :

– Rosenn, murmura-t-il dans un souffle que le vent couvrit aussitôt, ne me regardez pas ainsi ; ne vous a-t-on pas dit que je ne guérissais personne, *pas même moi* ? Au revoir, mademoiselle, lança-t-il plus haut. Mes hommages, madame.

Il s'éloigna, grand et solide, découpé sur la mer verte et les granits violets ; des vols de mouettes givraient le ciel gris. Au loin s'élevait un vague son de cloche écrasé par l'océan : un nouveau dimanche se fanait comme une fleur coupée et jetée sur la route. Quand elle fut seule avec son mari, Louise Bruchas révéla :

– Je ne sais ce qu'a la petite, mais j'ai dû l'entraîner pendant que tu parlais avec le comte de Kéravel, car elle allait pleurer. Je crains qu'elle ne soit pas heureuse, Joseph !

– Pas heureuse, gâtée comme elle l'est ? Lui ai-je jamais refusé quelque chose ?

– Ça ne suffit pas ! Elle a l'âge de fonder un foyer...

– Mais je ne l'en empêche pas ! Si personne ne se présente, ce n'est pas ma faute ! La petite est jolie, mais farouche, elle ne plaît pas beaucoup. Tiens, un exemple entre mille : mon ami, le comte de Kéravel, a-t-il jamais fait attention à elle ?

– De celui-là, je m'en moque ! Il n'a pas chaussure à son pied !

– Tu pourrais parler plus poliment de lui, fit-il froissé.

– Je veux dire qu'il n'est plus d'âge à épouser la petite. Quant à dire comme toi qu'elle ne plaît pas aux hommes, C'est faux, car elle est très regardée.

– Mais c'est une enfant !

– Sais-tu son âge ?

Il bougonna

– Naturellement que je sais son âge ! N'as-tu pas d'ailleurs la bonne habitude de nous rappeler tous nos anniversaires ? Avec toi, pas moyen de tricher ! On dirait que ça t'amuse de prendre des années ! Ah ! C'est gai ! Mais je persiste à dire que Rosenn est une enfant et qu'elle a tout ce qu'il faut pour être heureuse auprès de nous.

– Tu as peut-être raison, après tout ! concéda la bonne dame qui avait sommeil.

Comme leurs contrevents étaient clos, ils ne voyaient pas le rectangle de lumière qui ponctuait sur la façade de la maison l'insomnie de Rosenn. Un nouveau dimanche avait passé, semblable aux autres...